

Prologue

Février 1983

Vous lui auriez dit un an plus tôt qu'il se tiendrait aujourd'hui dans une boutique vide avec un bébé dans un landau, songeant qui plus est, très sérieusement, à faire une offre, il n'y aurait jamais cru.

Il avait eu une chance folle de dénicher ce landau. Le chineur qui dormait en lui n'avait pu résister bien longtemps, lorsqu'il était tombé sur l'annonce d'un vide-grenier, dans un quartier chic du nord d'Oxford. Le couple en question avait deux enfants en bas âge, mais ils s'apprêtaient à déménager à Paris et n'avaient donc pas d'autre choix que de se séparer de ce petit bijou. Le landau était comme neuf. On aurait pu très facilement imaginer la reine le pousser – enfin, sa gouvernante, pour être exact. La propriétaire n'en avait réclamé que cinq livres. Julius était convaincu qu'il valait beaucoup plus, et qu'elle avait simplement eu pitié de lui. Mais si ces derniers mois lui avaient appris quelque chose, c'était de s'accommoder de la pitié. Et plutôt vite, avant que celui qui la lui accordait ne se décide soudain à changer d'avis. Alors il l'avait acheté et l'avait récuré dès son retour, en dépit de son état impeccable. Puis il avait acheté un matelas, des couvertures, et il disposait aujourd'hui d'un adorable

petit nid pour son précieux chargement, jusqu'à ce que sa fille sache marcher.

Quand donc les bébés se mettaient-ils à marcher, d'ailleurs ? Il savait d'ores et déjà qu'il serait inutile de poser la question à Debra, sa mère fantasque, dont les effluves de patchouli de son appartement en sous-sol londonien avaient dû finir par affecter les souvenirs. Selon elle, Julius avait su lire dès l'âge de deux ans, une légende à laquelle il avait du mal à accorder du crédit. Mais au fond, peut-être était-ce la vérité, car il ne se souvenait pas n'avoir jamais lu. Pour lui, lire était vital. Quoi qu'il en soit, il n'était certainement pas prêt à demander un quelconque conseil à sa mère en matière d'éducation parentale. Il lui arrivait souvent de penser que sa propre survie relevait du miracle. Quand il était petit, sa mère le laissait seul dans son berceau, le soir, pour aller siroter quelques verres de vin au bar du coin. « Qu'est-ce qui aurait pu se passer ? » se défendait-elle aujourd'hui. « Je ne partais pas plus d'une heure ! » C'était peut-être ce qui expliquait ce sentiment surprotecteur qu'il éprouvait vis-à-vis de sa fille ; il était incapable de lui tourner le dos une seule seconde.

Il balaya une nouvelle fois des yeux les murs nus de la boutique. Une puissante odeur de moisissure régnait sur les lieux ; il savait que ce serait sa pire ennemie... Le bois de l'escalier qui menait à la mezzanine était quant à lui tellement pourri qu'il était impossible de monter sans risquer de se briser une jambe. Les deux vitrines en saillie qui flanquaient la porte d'entrée envahissaient la boutique d'une lumière nacrée mettant en valeur le chêne doré du parquet et les jolies moulures du plafond. La poussière omniprésente conférait une atmosphère irréelle aux lieux, comme s'il s'agissait d'une boutique fantôme attendant désespérément que

quelque chose se passe. Une transformation, une rénovation, une renaissance.

– C'était une pharmacie, à l'origine, expliqua l'agent immobilier. Avant de devenir un magasin d'antiquités. Enfin, entre vous et moi, ce n'était rien de plus qu'un vaste bazar...

Il savait qu'il aurait dû d'abord faire faire des devis, s'assurer que la bâtisse ne présentait pas de vices, que ce problème d'humidité serait remédiable... Mais Julius avait des papillons dans le ventre, et son cœur palpait d'excitation. Il avait trouvé ce qu'il cherchait, il en était persuadé. Les deux étages supérieurs feraient un nid parfait, pour sa fille et lui. Juste au-dessus de sa boutique.

De sa librairie...

Sa quête avait débuté trois semaines plus tôt, quand il avait pris la décision d'aller de l'avant et d'agir de manière positive, s'il voulait avoir la chance d'offrir une vie un tant soit peu normale à sa fille. Il avait passé en revue son expérience, son potentiel, ses atouts, le côté pratique d'être un père célibataire, et en avait conclu qu'une seule solution s'offrait à lui.

Il s'était donc rendu à la bibliothèque, avait posé un exemplaire des Pages Jaunes sur la table, puis une carte détaillée du comté à côté. Il avait tracé un cercle autour d'Oxford sur un rayon d'une trentaine de kilomètres, se demandant ce que cela ferait de vivre à Christmas Common, Ducklington ou encore Goosey. Puis il avait cherché toutes les librairies existantes et avait marqué d'une croix les villes correspondantes.

Étaient enfin restées les villes qui ne bénéficiaient d'aucune librairie. Il y en avait cinq en tout. Il avait noté leurs noms sur un papier et les avait visitées tour à tour les jours suivants, empruntant plus de bus qu'il n'en

avait jamais pris jusqu'ici. Les trois premières villes s'étaient révélées terriblement désertes et sinistres, si bien qu'il avait été à deux doigts de capituler. Mais la prochaine, Peasebrook, sonnait agréablement à son oreille, et il avait décidé d'aller y jeter un œil avant d'abandonner définitivement son projet.

Peasebrook se tenait en plein cœur de la région des Cotswolds, tout juste à l'extérieur du périmètre qu'il avait tracé. Un kilomètre supplémentaire et son existence lui aurait été ignorée à jamais... Il sortit du bus et observa la longue artère principale. Elle était large et parsemée d'arbres de chaque côté, ses trottoirs flanqués de bâtisses dorées massées les unes contre les autres. Il vit plusieurs antiquaires, un boucher traditionnel – dont la vitrine exhibait des lapins et des faisans pendus la tête en bas, ainsi que de grosses saucisses appétissantes –, une imposante auberge, quelques jolis petits cafés et un fromager. Le Women's Institute de la ville organisait une braderie, si bien que les tables de fortune qu'il avait disposées devant la mairie croulaient sous d'énormes gâteaux débordant de confiture, de gros paniers remplis de légumes encore terreux et toutes sortes de plantes aux lourdes fleurs prune et jaunes.

Peasebrook bourdonnait tranquillement mais sûrement, ses habitants s'activant un peu à la manière d'abeilles par un bel après-midi d'été. Les gens s'arrêtaient sur leur route pour saluer une connaissance. Les cafés paraissaient tourner à plein régime. Les tiroirs-caisses semblaient tinter sans interruption : les gens faisaient leurs commissions avec un enthousiasme surprenant. Un restaurant plutôt chic, avec un splendide laurier à l'entrée et un impressionnant menu disposé sous une vitrine, proposait une cuisine moderne et raffinée. Il y avait même un minuscule théâtre où l'on jouait

actuellement L'Importance d'être constant. Voilà qui augurait plutôt bien de la suite : Julius adorait Wilde. Il lui avait même consacré son mémoire, à l'université : « L'influence d'Oscar Wilde sur W.B. Yeats ».

Même si cette pièce était pour lui un présage, il poursuivit sa visite de la ville, au cas où ses recherches n'auraient pas été suffisamment approfondies. Il craignait plus que tout de tourner au coin d'une rue et de découvrir ce qu'il espérait ne pas voir. Maintenant qu'il se trouvait dans cette charmante ville de Peasebrook, il voulait que sa fille et lui en fassent partie. Il se sentait comme chez lui, ici. Qu'un endroit pareil ne bénéficie pas d'une librairie était pour lui un vrai mystère.

Après tout, une ville sans librairie, c'est une ville sans cœur.

L'ouverture de sa boutique ne pourrait que rendre la vie de tous ces gens meilleure. Julius voyait chaque personne qu'il croisait comme un client potentiel. Il les imaginait aller et venir entre les rayonnages, lui demandant ses dernières recommandations... Il se voyait glisser leurs achats dans un joli sac, apprenant les goûts de chacun, mettant un livre de côté pour untel ou unetelle, attendant avec hâte le regard émerveillé de tous ces gens à la découverte d'une nouvelle plume, d'un nouvel univers...

– Vous pensez que je peux tenter une offre plutôt basse ? demanda-t-il à l'agent, qui répondit par un haussement d'épaules.

– Ça ne coûte rien d'essayer.

– Il y a pas mal de travaux à réaliser...

– Ça a été pris en compte dans l'estimation.

Julius donna alors son prix.

– Je n'irai pas au-delà, déclara-t-il. Tout simplement parce que je ne le peux pas.

Quand il signa les papiers quatre semaines plus tard, Julius n'en croyait toujours pas ses yeux. Voilà qu'il se retrouvait seul au monde (en dehors de sa mère, évidemment, mais l'on ne pouvait pas dire que celle-ci soit d'une grande utilité), avec un bébé et une librairie ! Et quand son bébé tendit justement vers lui sa petite main grande ouverte, il posa le doigt dans son poing minuscule et songea qu'il avait beaucoup de chance. Le destin était décidément joueur...

Et s'il n'avait jamais levé les yeux, à cet instant précis, presque deux ans plus tôt ? Et s'il avait gardé le dos tourné à la porte pour continuer à ranger la section voyages, laissant son collègue se charger d'aider la jolie cliente aux cheveux roux ?

Six mois plus tard, après des semaines de balayage, de récurage, de peinture, et plusieurs factures quelque peu douloureuses – sans parler des nombreux épisodes de panique et des livraisons sans fin –, l'enseigne put être accrochée devant la boutique, Nightingale Books joliment peint en bleu marine et or. Il n'y avait pas la place d'ajouter « pourvoyeur de belles choses à lire pour les gens de bon goût », mais c'était exactement ce qu'il était. Un vendeur de livres.

Et de l'espèce la plus noble.

Trente-deux ans plus tard...

Que faire, en attendant que quelqu'un meure ?
Eh bien, la réponse est simple : rester assis à son chevet, dans une chaise en plastique qui ne convient au derrière de *personne*, à attendre qu'il rende son dernier souffle car il n'y a plus aucun espoir.

Rien ne paraissait approprié, en vérité. Il y avait une pièce avec une télé au bout du couloir, mais cela semblait une chose assez insensible à faire dans un moment pareil, et de toute façon, Emilia n'était pas très télé.

Elle ne donnait ni dans le tricot ni dans le sudoku.

Elle ne voulait pas écouter de la musique, de peur de le déranger. Même le meilleur des casques laisse s'échapper les notes les plus agressives.

Déjà que c'était agaçant dans un train, alors au chevet d'un mort... Hors de question de surfer sur Internet avec son téléphone – c'était à ses yeux l'incivisme ultime du vingt et unième siècle.

Et pas un seul livre sur cette planète n'aurait pu capter son attention à cet instant précis.

Elle resta donc assise à son chevet, piquant de temps à autre du nez avant de se réveiller en sursaut, terrorisée à l'idée de ne pas l'avoir vu partir. Elle lui tenait alors la main quelques minutes. Sa main sèche, gelée et inerte.

Lorsque celle-ci se faisait trop lourde, elle la reposait délicatement sur le drap, une expression triste au visage.

Puis elle se rendormait.

De temps à autre, les infirmières lui apportaient une tasse de chocolat chaud – même s’il n’en avait que le nom. En effet, le breuvage n’était pas chaud, mais tiède, et Emilia doutait fortement qu’une quelconque fève de cacao ait été maltraitée durant sa confection. On aurait plutôt dit un gobelet d’eau beige légèrement sucrée...

Les néons que l’on avait allumés pour la nuit diffusaient une lueur pâle aux sinistres nuances jaunâtres. Les radiateurs étaient poussés au maximum, ce qui rendait la petite chambre suffocante. Emilia posa les yeux sur le mince dessus-de-lit, avec ses fleurs orange et jaunes, puis sur la frêle silhouette de son père, dessous, immobile. Ici et là, quelques mèches blanches coiffaient son crâne presque chauve. Son épaisse chevelure avait toujours été l’un de ses traits les plus distinctifs. Elle le revoyait passer sa main dedans lorsqu’il cherchait à conseiller un client, quand il se tenait devant l’une de ses tables de suggestions encore vide, ou quand il était au téléphone. Sa crinière faisait autant partie de lui que cette fameuse écharpe de cachemire bleu qu’il tenait constamment à porter, nouée deux fois autour de son cou, même si les mites y avaient de toute évidence fait une halte. Emilia s’était empressée de la traiter dès l’instant où elle s’en était aperçu. Elle soupçonnait l’épais manteau de velours qu’elle avait acheté l’hiver dernier à la friperie d’être responsable de cette invasion, et elle ne pouvait s’empêcher de s’en vouloir que ces satanées bestioles aient décidé de s’attaquer à l’unique accessoire vestimentaire auquel son père semblait être attaché.

C’était à cette période qu’il avait commencé à se plaindre. Enfin, non, pas vraiment. Son père n’était

pas du genre à geindre. Emilia lui avait fait part de son inquiétude, qu'il avait balayée avec son stoïcisme habituel. Alors elle avait abandonné le sujet et était montée dans son avion en partance pour Hong Kong. Jusqu'à ce qu'elle reçoive ce fameux coup de fil, la semaine précédente.

« Vous devriez revenir », lui avait dit l'infirmière. « Votre père serait furieux s'il savait que je vous ai appelée... Il ne veut pas vous alarmer, mais... »

Ce « mais » voulait tout dire. Emilia avait pris le premier avion. Et à son arrivée, Julius avait fait mine d'être fâché, mais la façon dont il avait serré sa main dans la sienne, plus fort que jamais, suffisait à lui faire comprendre qu'elle avait eu raison de venir.

– Il est en plein déni, lui avait alors confié l'infirmière. C'est un battant jusqu'au bout... Je suis vraiment navrée. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'il souffre le moins possible.

Emilia avait hoché piteusement la tête, saisissant enfin le poids de la réalité.

Son père semblait en effet ne plus souffrir. Il avait mangé un peu de gelée de citron vert la veille, dont il semblait s'être régalé. La texture devait adoucir ses lèvres craquelées et sa langue sèche. Elle aurait pu tout aussi bien être en train de nourrir un oisillon, à la façon dont il tendait le cou, la bouche grande ouverte, pour atteindre la cuillère. Ensuite, il s'était couché, épuisé par ce simple effort. Il n'avait rien avalé de solide depuis des jours, ne tenant que grâce à un cocktail complexe d'antidouleurs et de sédatifs qu'on lui administrait en alternance afin de lui procurer les meilleurs soins palliatifs possibles. Emilia en était venue à détester le mot « palliatif ». C'était un mot sinistre, et qui par ailleurs ne tenait pas toujours ses promesses : il était arrivé à son

père de témoigner d'atroces montées d'angoisse. Qu'il s'agisse de pure douleur physique, ou de la conscience de ce qui était sur le point d'arriver, Emilia savait dans ces moments-là que le traitement ne faisait pas effet. Et les infirmières avaient beau rajuster le dosage dans la minute, le changement n'était pas immédiat, ce qui avait pour fâcheuse conséquence de l'angoisser à son tour... C'était une véritable boucle sans fin.

Même si l'expression était mal choisie, car il y aurait une fin. L'ultime virage avait été pris, et il était vain d'espérer une quelconque guérison à ce stade. Même les plus fervents optimistes n'auraient pu se permettre de croire à un miracle. Il ne restait donc plus qu'à prier pour qu'il parte vite et le plus paisiblement possible.

L'infirmière souleva le dessus-de-lit et considéra les pieds de Julius avant de les caresser doucement du bout des doigts. Le regard dont elle gratifia Emilia laissait entendre qu'il n'y en aurait plus pour longtemps. Sa peau était d'un gris pâle, comme une statue de marbre.

La femme rabattit le dessus-de-lit et frotta doucement l'épaule d'Emilia. Puis elle partit, car il n'y avait malheureusement rien à dire. Ce n'était plus qu'une question d'heures ; ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient. Au moins ne semblait-il pas souffrir... Un profond calme régnait sur les lieux ; la mort imminente était traitée avec une révérence silencieuse. Mais qui aurait pu deviner si c'était réellement ce que le mourant désirait ? Peut-être aurait-il voulu écouter son cher Elgar à plein volume ? La météo marine tournant en boucle ? Les infirmières commérer, raconter leur soirée de la veille ou encore ce qu'elles comptaient préparer pour le dîner ? Après tout, quoi de plus normal que de vouloir se détourner de sa mort prochaine en se noyant dans les futilités ?

Emilia l'observait, se demandant comment lui faire passer un maximum d'amour tandis qu'il s'éloignait peu à peu. Si elle avait pu s'arracher le cœur et le lui donner, elle l'aurait fait. À cet homme merveilleux qui lui avait donné la vie, qui avait *été* sa vie, et qui s'apprêtait à la laisser seule au monde.

Elle lui avait chuchoté tout un tas de souvenirs, d'anecdotes. Elle lui avait raconté des histoires. Récité ses poèmes préférés.

Lui avait parlé de la librairie.

– Je m'en occuperai, ne t'inquiète pas. Je m'assurerai qu'elle ne ferme jamais ses portes. Pas tant que je serai en vie, papa. Et je ne vendrai jamais à cet escroc d'Ian Mendip, quelle que soit la somme qu'il me propose. Il n'y a que ta boutique qui compte. Tous les diamants du monde ne valent rien en comparaison. Les livres sont plus précieux que les bijoux.

Et elle était sincère. Que vous apportait un diamant, au juste ? Un éclat momentané, rien de plus. Un diamant scintillait l'espace de quelques secondes seulement ; un livre, lui, pouvait scintiller à tout jamais.

Elle doutait sincèrement qu'Ian Mendip ait lu un seul livre de sa vie. Elle lui en voulait tellement d'avoir mis toute cette pression à son père alors qu'il était si vulnérable... Julius avait beau chercher à minimiser la situation, elle voyait bien qu'il avait peur pour l'avenir de sa boutique, et par conséquent pour son équipe et ses clients. Ses employés lui avaient confié le désarroi dont Julius avait été victime ces derniers temps, et Emilia s'en voulait terriblement d'avoir été à l'autre bout de la planète dans un moment pareil. Aujourd'hui, elle tenait plus que tout à le rassurer afin qu'il puisse partir serein, en sachant que Nightingale Books resterait entre de bonnes mains.

Elle remua sur sa chaise afin de trouver une position un tant soit peu confortable. Elle finit la tête nichée entre ses bras, au pied du lit. Elle n'avait jamais été autant épuisée de sa vie.

Il était 2 h 49 lorsque l'infirmière lui toucha doucement l'épaule. Il n'y avait pas besoin d'en dire plus ; Emilia savait ce que cela signifiait. Elle ignorait si elle avait été éveillée ; elle ignorait même si elle l'était à cet instant précis, car tout lui paraissait se dérouler au ralenti autour d'elle.

Quand toutes les formalités furent effectuées et les pompes funèbres prévenues, elle quitta l'hôpital pour se plonger dans l'air glacial et la lueur sinistre de l'aube naissante. Elle eut l'impression que toutes les couleurs avaient soudain disparu, jusqu'à ce qu'elle voie le feu, au niveau de la sortie, passer du rouge au vert. Les bruits lui paraissaient tout aussi voilés, comme si elle avait les oreilles pleines d'eau.

Le monde serait-il différent sans la présence de Julius ? Elle ne le savait pas encore. Elle inspira cet air qu'il ne respirerait plus jamais et songea à ses épaules carrées, celles sur lesquelles elle s'était tant de fois assise, petite. Elle se revoyait taper son torse du talon pour le faire courir plus vite, emmêler ses doigts dans sa crinière qui tombait alors sur ses épaules, cette crinière qu'il avait eue poivre et sel dès ses trente ans. Elle dressa devant elle la montre en argent avec son bracelet en peau d'alligator qu'il avait portée tous les jours de sa vie. Elle la lui avait toutefois retirée à la fin, pour éviter qu'elle n'abîme sa peau déjà fragile, et la lui avait laissée sur sa table de chevet au cas où il aurait besoin de savoir l'heure. Contrairement à l'horloge fixée au-dessus du bureau des infirmières, cette montre offrait au moins un temps plein de promesses... Mais la magie de l'objet

sacré n'avait malheureusement pu empêcher l'inévitable de se produire.

Emilia monta dans sa voiture. Sur le siège passager, un paquet de bonbons à la menthe qu'elle avait prévu de lui donner. Elle en déballa un et le glissa dans sa bouche. Elle n'avait rien avalé depuis le petit-déjeuner de la veille. Elle le suçota jusqu'à ce que le bonbon se mette à lui râper le palais, la sensation désagréable la tirant l'espace de quelques secondes de ses pensées.

Elle avait mangé la moitié du paquet quand elle tourna enfin dans l'artère principale de Peasebrook, la bouche prise d'assaut par une déferlante de sucre. La petite ville était enveloppée du gris perle du jour naissant, ce qui conférait une ambiance sinistre aux lieux – la pierre dorée avait définitivement besoin du soleil pour briller. Dans le demi-jour, Peasebrook était terriblement fade, mais dans quelques heures à peine, elle scintillerait de tout son charme, conquérant le cœur de tous ceux qui viendraient y poser les yeux. C'était une ville typiquement anglaise et délicieusement pittoresque, avec ses portes de chêne, ses fenêtres à meneaux et à croisillons, ses trottoirs pavés, ses boîtes aux lettres rouges et ses rangées de tilleuls étêtés... Ici, on ne trouvait aucune atrocité contemporaine ; rien qui ne vînt troubler le charme des lieux.

Nightingale Books se situait à côté du pont de pierre enjambant le ruisseau qui donnait son nom à la ville¹. C'était un bâtiment de trois étages à double exposition dont la façade avant exhibait deux jolies fenêtres en saillie et une porte bleu marine. Emilia sortit de sa voiture sous la brise matinale, seul signe de vie dans la ville encore endormie, et observa la bâtisse qui avait été

1 « Brook » signifie « ruisseau ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

l'unique maison qu'elle ait jamais connue. Où qu'elle soit sur cette terre et quoi qu'elle fasse, sa chambre au-dessus de la boutique l'avait toujours attendue, recelant la plupart de ses affaires. Trente-deux ans de souvenirs et d'objets en tout genre...

Elle se glissa par la porte d'entrée et s'immobilisa un instant sur le sol carrelé. Devant elle : la porte qui menait à l'appartement. Elle revoyait son père lui tenir la main, petite, et l'aider à descendre les marches qui lui paraissaient alors immenses. Cela avait pris un temps interminable, mais elle avait fait preuve d'une détermination sans faille, et lui d'une extrême patience. Plus tard, elle avait quotidiennement dévalé ces mêmes marches, son sac sur le dos et une pomme à la main, courant en direction de l'école avant qu'elle ne ferme. Des années après, elle s'y était faufilée sur la pointe des pieds lorsqu'elle rentrait un peu tard d'une soirée. Non pas que Julius ait été quelqu'un de particulièrement strict : c'était tout simplement ce que vous faisiez quand vous aviez seize ans, que vous aviez bu un petit peu trop de cidre et qu'il était deux heures du matin...

À sa gauche : la porte qui donnait à l'arrière du comptoir de la librairie. Elle la poussa et pénétra dans la boutique. La lueur de l'aube s'infiltrait faiblement à travers la vitrine. Emilia prit une bouffée de l'air ambiant et frissonna. Elle avait le ventre noué par l'excitation, comme chaque fois qu'elle entrait ici ; le sentiment d'avoir remonté le temps, mis les pieds dans un endroit inédit. Elle pouvait choisir le lieu, l'époque, tout. Sauf que cette fois, elle ne le pouvait pas. Elle aurait donné n'importe quoi pour revenir en arrière, quand tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Elle avait comme le sentiment que les livres attendaient les nouvelles. *Il est parti*, aurait-elle voulu leur

dire, mais elle s'en abstint, car elle savait que cela suffirait à la faire craquer. Et parce que c'était ridicule. Les livres vous racontaient tout ce que vous aviez besoin de savoir, mais c'était unilatéral.

Immobile au cœur de la boutique, une agréable sensation de réconfort l'enveloppa peu à peu, une douce quiétude qui avait le pouvoir d'apaiser son âme. Julius habitait encore les lieux, elle le sentait, parmi les couvertures et les tranches de ses livres. Il se targuait de tous les connaître, sans exception. Il ne les avait peut-être pas tous lus exhaustivement, mais il comprenait leur raison d'être, le message que l'auteur avait cherché à faire passer, et devinait à qui ils pourraient plaire. Cela partait du plus simple album cartonné au tome le plus volumineux qui soit.

Une épaisse moquette au rouge passé, usée par les années, tapissait le sol. Des rangées entières d'étagères en bois longeaient chaque mur, s'étirant jusqu'au plafond – les plus hautes, qui regroupaient les volumes un peu plus singuliers, étaient accessibles par le biais d'une échelle. La fiction se trouvait à l'entrée de la boutique, les ouvrages de référence à l'arrière, le tout séparé par plusieurs tables sur lesquelles étaient disposés des livres de cuisine, d'art et de voyages. Là-haut, la mezzanine exhibait toute une collection d'éditions originales et de raretés d'occasion, le tout bien à l'abri derrière des vitrines. Et Julius avait régné en maître sur ce territoire, de derrière son comptoir. Dans son dos étaient empilées les commandes des clients, toutes précieusement ficelées dans du papier kraft. Il y avait également un vieux tiroir-caisse qui tintait quand on l'ouvrait, et même s'il ne l'utilisait plus depuis longtemps, Julius l'avait gardé en guise de décoration – c'était devenu sa boîte à bonbons, pour les enfants qui avaient su rester sages durant leur visite.

Sur ce même comptoir, vous pouviez être sûr de toujours trouver une tasse de café à moitié vide, qu'il avait fini par laisser refroidir après s'être engagé dans une énième conversation. Oui, parce que les gens venaient constamment discuter avec Julius. C'était un homme qui débordait de conseils, de connaissances, de sagesse et, par-dessus tout, de bonté.

Par conséquent, la boutique était devenue la Mecque de toute la ville et de ses environs. Les habitants de Peasebrook étaient fiers de leur librairie. C'était un endroit où l'on se sentait bien, où il faisait bon vivre. Et ils respectaient profondément son propriétaire. Non, ils le *vénéraient*. Pendant plus de trente ans, il avait nourri leurs esprits et leurs cœurs, aidé et soutenu depuis quelques années maintenant par ses assistants : la pétillante Mel, qui tâchait de tenir les lieux en ordre, ainsi que Dave le Goth, un grand dégingandé dont les connaissances littéraires étaient immenses mais qui ne parlait que très rarement – ceci étant dit, une fois lancé, il était impossible de l'arrêter.

Oui, son père était bien là, songea Emilia. Dans ces milliers de pages. Dans ces millions et ces millions de mots. Tous ces mots, et le plaisir qu'ils avaient procuré aux gens durant toutes ces années : aventure, distraction, apprentissage... Il avait influencé des façons de penser. Il avait changé des vies. Et maintenant, c'était à elle que revenait le devoir de poursuivre son travail afin que son nom survive, se promet-elle.

Julius Nightingale vivrait à tout jamais.

Emilia quitta la boutique et monta à l'appartement. Elle était trop épuisée pour se préparer ne serait-ce qu'un thé. Il fallait à tout prix qu'elle s'allonge et réfléchisse. Elle ne ressentait rien, pour le moment : ni choc

ni douleur, seulement un vague à l'âme sourd qui la tirait vers le bas. La pire des choses qu'elle aurait pu imaginer venait de se passer, et pourtant, le monde semblait continuer de tourner. Elle le voyait au jour naissant, dehors, et au chant des oiseaux dont elle ne saisissait pas l'enthousiasme : le soleil se lèverait-il vraiment ? Le monde ne serait-il donc pas gris à jamais ?

Toutes les pièces de la maison paraissaient vidées de leur chaleur. La cuisine, avec sa vieille table en pin et ses meubles usés, dégageait une atmosphère glaciale et austère. Le salon, lui, boudait derrière ses rideaux tirés. Emilia refusait de poser les yeux sur le canapé, de peur d'y voir l'empreinte de Julius. Elle aurait été incapable de dire le nombre de soirées qu'ils y avaient passées pelotonnés l'un contre l'autre, une tasse de thé ou de chocolat à la main, ou encore un verre de vin, à bouquiner tandis que la platine jouait les airs de Brahms, Billie Holiday, Joni Mitchell... Julius n'avait jamais cédé aux nouvelles technologies : il adorait ses vinyles et vénérât ses enceintes Grundig Audiorama. Malheureusement, celles-ci étaient restées silencieuses un trop long moment, dernièrement.

Emilia gagna sa chambre, au deuxième étage, tira sa couverture et grimpa dans son joli lit en laiton qu'elle avait, lui semblait-il, toujours connu. Puis elle s'empara d'un coussin et le serra contre elle, autant pour son réconfort que pour sa chaleur. Elle monta les genoux à sa poitrine et attendit alors que les larmes viennent. Mais elles ne vinrent pas. Elle attendit, encore et encore, mais ses yeux étaient irrémédiablement secs. Quel monstre faisait-elle, à ne même pas être capable de verser une larme...

Elle se réveilla un peu plus tard lorsqu'on cogna doucement à la porte de l'appartement. Elle se redressa

d'un bond, se demandant soudain ce qu'elle faisait au lit tout habillée. La réalité la frappa alors de toute sa force, et Emilia aurait tout donné, à cet instant précis, pour replonger dans ce doux état d'inconscience qui l'avait bercée ces quelques heures. Mais il y avait des gens à voir, des choses à faire, des décisions à prendre. Et une porte à aller ouvrir. Elle dévala l'escalier en chaussettes et ouvrit avec précaution.

– Ma chérie...

June. La fidèle et merveilleuse June, de loin la meilleure cliente de Nightingale Books depuis qu'elle avait choisi Peasebrook pour sa retraite, trois années plus tôt. Elle avait d'emblée endossé le rôle de Julius lors de son ultime départ pour l'hôpital. Ayant géré sa propre entreprise pendant plus de quarante ans, elle avait tout naturellement accepté de reprendre les rênes aux côtés de Mel et Dave. Avec ses pommettes saillantes, son épaisse chevelure brune et sa collection de bracelets, elle faisait bien dix années de moins que ses soixante-dix ans. Elle avait l'énergie d'une jeunette, un esprit vif et un cœur de lion. Emilia avait d'abord soupçonné qu'une amourette se tramait entre June et Julius – June était divorcée par deux fois ; il s'était toutefois révélé que leur amitié avait été profonde mais purement platonique.

Emilia réalisa qu'elle aurait dû appeler June tout de suite. Mais elle n'en avait eu ni la force, ni les mots, ni le cœur. Et elle ne les avait pas plus maintenant. Elle se contenta alors de la regarder, impuissante, et June la gratifia d'une étreinte aussi douce et aussi chaude que les pulls de cachemire dont elle s'enveloppait.

– Ma pauvre petite, souffla-t-elle.

Ce n'est qu'à cet instant qu'Emilia découvrit qu'elle était capable de pleurer.

– Nous ne sommes pas obligés d'ouvrir la boutique

aujourd'hui, lui confia June un peu plus tard, lorsqu'elle eut tari ses larmes et fini par accepter de manger quelque chose.

Mais Emilia n'était pas de cet avis.

– Non, c'est jour de marché... Tout le monde passe à la librairie le jeudi !

Et elle ne regretta pas sa décision. Mel, en général plutôt volubile, fut rendue muette par le choc. Et Dave, en général monosyllabique, parla sans interruption pendant cinq bonnes minutes de tout ce que Julius lui avait appris. Mel alluma la radio afin que personne ne se sente obligé de combler le silence. Dave, qui avait des talents quelque peu insolites, dont la calligraphie, écrivit une pancarte qu'il afficha dans la vitrine.

*C'est avec une immense tristesse que nous vous
informons*

du décès de Julius Nightingale.

*Il nous a quittés paisiblement, des suites
d'une maladie fulgurante.*

Il restera un père, un ami et un libraire aimé de tous.

Ils ouvrirent un peu plus tard que d'habitude, mais ouvrirent tout de même. Et un flot continu de clients défila à la boutique, afin de rendre hommage à Julius et de présenter leurs condoléances à Emilia. Certains apportèrent des cartes, d'autres des plats cuisinés ou des muffins faits maison. Quelqu'un laissa même une bouteille de chassagne-montrachet, le péché mignon de son père, sur le comptoir.

Emilia savait déjà que son père était quelqu'un d'exceptionnel, mais à la fin de la journée, elle s'était rendu compte que tout le monde partageait cet avis. Mel remplissait les tasses de thé les unes après les autres

dans l'arrière-boutique, avant de les faire défilier parmi les clients sur son plateau.

– Viens donc manger chez moi, lui proposa June lorsqu'ils mirent enfin le panneau FERMÉ sur la porte, bien plus tard qu'à l'habitude.

– Je n'ai pas très faim, répondit Emilia, à qui la simple idée de manger donnait des haut-le-cœur.

Mais June était résolue à ne pas la laisser seule. Elle l'obligea donc à l'accompagner dans son immense cottage situé à la sortie de Peasebrook. June était le genre de femme à toujours avoir un bon petit plat prêt à être glissé dans le four. Et Emilia dut admettre qu'elle se sentait beaucoup mieux après deux grosses assiettes de gratin, ce qui lui donna le courage de discuter de choses dont elle n'avait pas envie de parler.

– Je n'ai pas la force de gérer un gros enterrement, avoua-t-elle après un long silence.

– Qui a parlé de gros enterrement ? rétorqua June en déposant des boules de glace à la vanille sur leurs parts de gâteau. Tu peux très bien organiser une petite cérémonie privée et faire une commémoration dans quelques semaines, quand tu te sentiras d'attaque. C'est ce que font beaucoup de gens, tu sais, et ça te permettrait en plus d'avoir le temps de bien tout préparer...

Une larme tomba sur la glace d'Emilia, qui balaya la prochaine d'un revers de main.

– Qu'est-ce qu'on va devenir sans lui ?

June lui tendit un petit pichet de sauce au caramel.

– Aucune idée. Il y a des gens qui laissent un vide plus grand que d'autres, et ton père en fait malheureusement partie...

June lui proposa de passer la nuit chez elle, mais Emilia préférerait rentrer. Mieux valait pleurer dans son lit que dans celui d'une autre...

Elle alluma les lumières du salon. Ses murs rouge sang et ses épais rideaux étaient envahis par tant de livres qu'il semblait y en avoir davantage ici que dans la boutique. Deux des murs étaient flanqués de bibliothèques, et chaque surface plane était surmontée d'une pile branlante de livres : les rebords des fenêtres, le manteau de la cheminée, le piano... Juste à côté de celui-ci, le précieux violoncelle de Julius attendait sur son support. Emilia caressa le bois lisse du bout des doigts et se rendit compte qu'il était couvert de poussière. Elle en jouerait dès le lendemain. Elle était loin d'avoir le talent de son père, mais elle détestait l'idée que son instrument reste là à prendre la poussière, et elle savait qu'il ne le supporterait pas non plus.

Emilia gagna la bibliothèque désignée comme étant la sienne – même si cela faisait des années qu'elle n'avait pu y rajouter un seul livre, tellement elle en était pleine. Elle fit courir son doigt le long des tranches. Il lui fallait une lecture rassurante, quelque chose qui sache la ramener en enfance. Elle passa les romans de Laura Ingalls Wilder – elle n'était pas sûre de supporter le personnage du père si aimant pour le moment. Elle bouda également ceux de Frances Hodgson Burnett – toutes ses héroïnes semblaient être des orphelines, ce qu'Emilia était aussi, désormais, réalisait-elle seulement maintenant. Elle sortit alors son livre préféré, avec sa couverture rouge usée par les années, ses lettres dorées et ses pages jaunies. *Les Quatre filles du docteur March*. Elle alla s'installer dans le gros fauteuil près de la cheminée, les jambes posées sur l'accoudoir et la joue appuyée contre un douillet coussin en velours. Quelques minutes plus tard, elle se trouvait dans la petite maison de Boston, devant le feu qui crépitait, aux côtés de Jo March, de

ses sœurs et de leur mère, des décennies plus tôt et à des milliers de kilomètres de là...

À la fin de la semaine suivante, Emilia se sentait vidée. Tout le monde s'était montré d'une extrême gentillesse vis-à-vis de Julius, et les gens avaient dit des choses merveilleuses à son sujet, mais c'était épuisant, émotionnellement parlant.

Elle avait organisé une petite cérémonie privée au crématorium, seulement pour Debra, la mère de Julius venue spécialement de Londres, Andrea, sa meilleure amie, et June.

Avant de partir pour ce dernier adieu, Emilia s'était observée dans le miroir. Elle portait un long blouson militaire noir et des bottes cavalières vernies, ses cheveux cuivrés tombant librement sur ses épaules. Ses grands yeux rougis par la fatigue étaient surmontés d'épais sourcils et ourlés de longs cils. Elle savait de la photo qui trônait sur le piano qu'elle tenait son teint de sa mère. En revanche, ses pommettes saillantes et sa bouche pulpeuse étaient celles de son père. Elle enfila les boucles d'oreilles qu'il lui avait offertes à Noël dernier avec des doigts tremblants et ouvrit la bouteille de chassagne-montrachet. Elle en avala un verre d'un trait puis passa une fausse fourrure de renard qui se fondait parfaitement à sa chevelure. Elle se demanda l'espace d'un instant si elle n'avait pas trop l'air d'une figurante de film d'époque, puis elle haussa les épaules et prit la direction du crématorium tête baissée.

Le lendemain, lorsqu'elles eurent déposé la mère de Julius au train en partance pour Paddington – Debra n'aimait pas quitter Londres trop longtemps –, Andrea et Emilia traversèrent la rue en direction du Peasebrook Arms, une auberge de relais traditionnelle, avec son

sol dallé, ses murs de lambris et sa grande salle dans laquelle on servait du poulet à la Kiev, du steak sauce chasseur, et tout un assortiment de desserts sur un vieux chariot vintage. Il y avait quelque chose de réconfortant dans cette absence de modernisme. Cet endroit ne cherchait pas à être ce qu'il n'était pas. C'était un lieu chaleureux et accueillant, même si le café que l'on y servait était infect.

Les deux amies se nichèrent sur une banquette dans la partie bar et commandèrent un chocolat chaud.

– Alors, dis-moi, lança Andrea, le pragmatisme incarné. C'est quoi ton plan, maintenant ?

– J'ai dû quitter mon job... Ils ne pouvaient pas me garder mon poste indéfiniment, et je n'ai aucune idée de quand je pourrai revenir.

Emilia enseignait l'anglais dans une école internationale de Hong Kong.

– Je ne peux pas jouer à la globe-trotter toute ma vie de toute façon...

– Et pourquoi ça ?

– Il est temps que je mette ma vie à plat, répondit Emilia en secouant faiblement la tête. Regarde-nous : toute mon existence tient dans un sac à dos ; toi, tu n'arrêtes pas de monter en puissance...

Après son bac, Andrea avait d'abord été la secrétaire d'un conseiller financier, puis elle avait très vite suivi des cours du soir afin de décrocher un diplôme qui lui avait permis de démarrer sa propre entreprise en tant que comptable. Aujourd'hui, c'était elle qui gérait les comptes de la plupart des petites affaires qui avaient vu le jour à Peasebrook ces dernières années. Elle savait à quel point les gens détestaient s'occuper de leurs propres finances, et elle s'efforçait de leur rendre la tâche la moins pénible possible. Elle avait un succès fou.

– On est différentes, c'est tout. Mais qu'est-ce que tu comptes faire de la boutique au juste ? rétorqua Andrea, qui n'était définitivement pas du genre à tourner autour du pot.

– Je n'ai pas le choix, répondit Emilia avec un petit haussement d'épaules. J'ai promis à papa que je ne la fermerais pas. Il se retournerait dans sa tombe s'il me voyait faire le contraire.

Andrea se tut quelques instants. Quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix douce et compatissante.

– Emilia, les promesses que l'on fait sur un lit de mort ne doivent pas nécessairement être tenues... Pas si elles ne sont pas viables, en tout cas. Je sais bien que tu pensais ce que tu disais, mais cette boutique représentait la vie de ton *père*. Ça n'a pas forcément à être la tienne. Il comprendrait ta décision, j'en suis certaine.

– Je ne supporte pas l'idée de m'en séparer. Je me suis toujours vue reprendre la boutique, tu sais... Je pensais simplement que ça arriverait bien plus tard, pas maintenant. Je l'imaginai vivre encore vingt ans au moins...

Elle sentait les larmes poindre dans ses yeux.

– Je ne sais même pas si je pourrai en vivre... J'ai commencé à jeter un œil dans les livres de comptes, mais c'est pire que du chinois pour moi.

– Si je peux être d'une quelconque utilité, tu sais que tu peux compter sur moi.

– Papa disait toujours : « Les chiffres et moi, ça fait deux ! » Et je t'avoue que c'est pareil pour moi. J'ai l'impression qu'il a un peu tout laissé de côté sur la fin... Je suis tombée sur deux grosses caisses pleines de factures et une horrible pile d'enveloppes encore scellées que je n'ai pas eu la force d'ouvrir...

– Rien que je n'aie déjà affronté, la rassura Andrea en soupirant. Si seulement les gens ne tombaient pas dans

le déni, dès lors qu'il s'agit d'argent... Au final, ça ne fait que complexifier les choses, et cela leur coûte beaucoup plus cher que s'ils s'en étaient occupés tout de suite !

– Ce serait vraiment sympa si tu pouvais y jeter un œil pour moi. Mais je te préviens : hors de question de me faire un prix, déclara Emilia en pointant un doigt sur son amie.

– Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider, alors c'est avec plaisir. Ton père a toujours été adorable avec moi.

Emilia lâcha un petit rire.

– Tu te souviens de la fois où on a essayé de le caser avec ta mère ?

Andrea renifla dans son verre.

– Ça aurait été un vrai désastre, cette histoire...

La mère d'Andrea, avec ses longues robes volantes et le nuage d'encens perpétuel dans lequel elle vivait, n'avait pas vraiment quitté les années hippies. Andrea s'était fondamentalement rebellée contre elle, si bien qu'elle était la personne la plus conventionnelle, la plus ambitieuse et la plus responsable qu'Emilia ait jamais connue. Elle avait même décidé de changer de prénom dès l'instant où elle avait lancé sa propre entreprise, convaincue que personne ne pourrait prendre au sérieux une comptable affublée du prénom Autumn. « Ils n'auraient jamais cru en moi », s'était-elle défendue.

Julius était lui aussi quelqu'un d'assez facile à vivre. L'idée de leurs parents respectifs ensemble avait beau leur sembler risible aujourd'hui, cela leur avait paru être une évidence, du haut de leurs douze ans.

Emilia conclut son fou rire d'un soupir nostalgique.

– Papa n'a jamais trouvé personne au final...

– Arrête un peu ton char ! Toutes les nanas de

Peasebrook étaient folles de lui. Elles lui couraient toutes après.

– Oui, je sais... Il ne manquait pas de compagnie féminine, c'est vrai, mais j'aurais bien aimé qu'il rencontre quelqu'un de spécial.

– C'était un homme heureux, Emilia. Ça se voyait.

– J'ai toujours culpabilisé qu'il soit resté célibataire à cause de moi...

– Je ne pense pas que ça ait été le cas. Ton père n'était pas du genre à chercher à se faire plaindre. Je pense simplement qu'il savait se contenter de sa propre compagnie. Ou bien il *avait* quelqu'un de spécial dans sa vie, mais n'en a jamais parlé à personne...

– C'est tout ce que j'espère..., murmura Emilia en hochant la tête.

Même si cela, elle ne le saurait jamais. Toute son existence n'avait tourné qu'autour d'eux, et désormais son père était parti, avec ses histoires et ses secrets.